

POURQUOI S'APPELLE-T-IL LÉON XIII ?

" *Vicit Leo de tribu Juda.* "

*Avant de ceindre au front la tiare de Pierre,
Le saint pontife, un soir, en fermant sa paupière,
Vît en songe un combat noble et mystérieux :
Treize monstres sans nom se disputaient l'arène,
Quand soudain un lion—agrandissant la scène—
Surgit et terrassa les lutteurs furieux !*

*Puis un ange apparut et lui tint ce langage :
" L'arène que tu vois, est du monde l'image ;
Les treize monstres sont les superstitions
Qui troublent de nos jours les âmes les plus fières ;
Le lion, c'est l'esprit dont les vastes lumières
Brilleront comme un phare aux yeux des nations ! "*

*Il faut un talisman à mes luttes sans trêve,
Se dit alors le pape, en face de ce rêve :
Léon XIII sera mon nom de souverain.
Sous le regard de Dieu, le premier dans la lice,
Je combattrai l'erreur, le préjugé, le vice
Qui sapent dans sa fleur la tige du bon grain.*

*Le Saint-Père planant comme un aigle qui vole,
Peut déjà s'appliquer la divine parole :
" *Vicit Leo de tribu Juda.* "*

*Où, le lion de Rome a terrassé le schisme ;
Et les peuples ont foi dans le catholicisme
Que le sang des martyrs féconda !*

J. B. Caouette

UN GRAIN BLANC

Voulez-vous une histoire vraie, lecteur ?
Elle n'est point gaie, cette fois. Elle est grosse de tristesses et de larmes.

Mais tous les faits qu'elle relate sont exacts.

Ceci se passait...

Peu importe sur quel point du globe.

C'était en pleine mer.

Au milieu d'un cercle formé par l'horizon visuel, la frégate *la Clorinde* se tenait immobile.

Depuis de longs jours, de longues nuits, elle demeurait à la même place, inerte, par un de ces calmes plats que l'on rencontre avec désespoir sous les tropiques. Un de ces calmes qui durent quinze jours, un mois, souvent plus.

Affaissée sur elle-même, rampant dans des tristesses mornes, elle attendait la brise.

Les grandes voiles blanches pendaient tristement aux mâts, qu'une large houle faisait osciller avec des amplitudes aussi lentes qu'énormes.

Sur le pont, les matelots dormaient, allongés contre les bastingages, accablés par la lourdeur de l'atmosphère.

L'officier de quart se promenait seul, ne se donnant

même pas la peine de dissimuler de formidables bâillements.

A huit heures du soir, un lieutenant de vaisseau vint le remplacer et prit, pour jusqu'à minuit, le commandement du navire.

Au même instant, un officier supérieur parut sur le pont.

C'était le commandant de *la Clorinde*.

M. B... ne le désignons que par cette initiale, il existe encore à l'heure qu'il est,—jeta un coup d'œil expert sur la voilure, le coup d'œil du maître, et s'adressant à l'officier :

—Votre matelot d'avant est-il de quart avec vous, Henri ?

—Oui, mon père... oui, commandant, répondit le lieutenant, en se reprenant aussitôt, à un regard sévère de M. B... Mon frère vient de monter.

—Vous ne vous habituerez donc jamais, reprit le commandant d'un ton dur, à ne pas m'appeler ainsi ? A bord, le père n'existe plus. Il n'y a, il ne peut y avoir que le commandant.

—C'est vrai, je le reconnais, vous avez raison ; mais ni moi ni mon frère nous ne pouvons nous y faire ! Il nous semble que, si le respect que nous vous devons gagne à ce titre, notre affection y perd quelque chose.

M. B... ne répondit pas à ces derniers mots, prononcés avec un accent plein de tendresse, et, revenant aux questions de service :

—Raoul est à l'avant ?

—Oui, commandant ; voulez-vous que je l'appelle.

—C'est inutile. Faites carguer tout ; gardez simplement le grand hunier au bas ris et surveillez l'horizon de vos jumelles. Servez-vous des miennes ; elles sont meilleures. Si le temps se couvre d'un côté, défilez-vous bien du grain... ou plutôt faites-moi prévenir.

—Oh ! commandant ! il n'y a pas un souffle dans l'air ; pas une folle brise ! La houle même s'aplanit. Vous pouvez bien reposer en paix, mon père, vous veillez tant depuis quelques nuits.

—Encore, fit-il, malgré tout ce que je puis vous dire ? La mer est bien calme, mais le temps est changé. Je le sais, je le sens. Les baromètres se livrent à une véritable danse de Saint-Guy. Ils sautent de vingt millimètres à l'heure. Hier, ils avaient dépassé le beau fixe, ils sont maintenant tout près de tempête. Celui de la galerie ne sait plus où il en est. Carguez... carguez !...

Et le commandant B... rentra sous la dunette, tandis que son fils aîné faisait exécuter les manœuvres usitées en pareil cas, et prenait les précautions les plus minutieuses.

La frégate retomba dans son inertie.

Un élève vint seulement retrouver l'officier de quart. C'était le fils cadet du commandant de *la Clorinde*. Les deux frères se mirent alors à arpenter le pont en roulant force cigarettes.

Ils étaient tous deux sortis du vaisseau-école le *Borda*, à cinq ans d'intervalle. L'aîné, outre une campagne dans les mers de Chine, avait déjà navigué avec

son père. Le second débutait. Un ordre spécial du ministre de la marine, ami de M. B... avait réuni les deux frères à bord de *la Clorinde*.

M. B... disait hautement que ce qui perd les officiers, c'est un début trop facile. Aussi avait-il tenu à éviter toute douceur à ses deux fils, et il ne s'en faisait pas faute. Pour eux, il était plus sévère et plus exigeant que pour tout autre officier du bord. Ce n'était pas que, pour ses enfants, il n'éprouvât une affection profonde. Certainement il les aimait, il en était fier, il veillait sur eux ; leur mère les lui avait tant recommandés ! Mais, avant tout, il voulait que ses fils devinssent des marins hors ligne, des hommes de fer ; aussi les faisait-il constamment travailler et trimer dur. Eux trouvaient la chaîne par trop lourde. Le plus jeune surtout, un enfant de dix-neuf ans, un peu mince, un peu faible. Mais, à bord, on a tellement le sentiment du devoir que jamais les ordres les plus sévères les plus pénibles n'avaient soulevé un mur, mure ou une observation de la part de l'un des deux frères.

Les heures se traînaient, lentes et tristes. *La Clorinde* n'avait pas bougé, la voilure, serrée de près, ne laissait que le grand hunier au bas ris et le plus petit des focs. La nuit n'avait point apporté de fraîcheur ; l'air, écrasant, raréfié, semblait s'alourdir encore, et nul bruit dans l'immensité ne venait troubler ce solennel silence.

Fatigués de leur insipide promenade, les deux frères s'étaient assis sur le bastingage qui domine le ban de quart, attendant la fin de ces quatre heures interminables. Ils s'étaient tus et demeuraient plongés dans une rêverie profonde.

Une brise chaude et chargée vint tout à coup leur brûler la figure. Ils furent debout d'un bond ; l'élève s'élança vers le gaillard d'avant.

Tout au fond du ciel, dans le lointain le plus perdu, l'horizon prenait une teinte d'encre, les baromètres ne s'étaient pas trompés.

C'était un grain, un grain blanc, et il fondait sur la frégate avec la rapidité de la foudre.

—Timonier, prévenez le commandant !

Le matelot n'eut pas le temps de pénétrer sous la dunette. M. B... était déjà sur le pont. Il prit la place de son fils sur le banc de quart.

—Bâbord la barre ! ordonna-t-il d'une voix tonnante.

—Elle y est toute, commandant.

Une avalanche de pluie et d'eau salée, une trombe furieuse s'abattit sur *la Clorinde*. Le vent, hurlant, féroce, tordit les plus gros cordages, la mâture craqua avec un bruit sinistre ; et la frégate, prise de côté, se coucha tout de son long, comme le gladiateur blessé qui voit venir la mort. Durant une minute, éternelle, elle demeura engagée. Mais elle se releva toute fière, hautaine, et, emportée par l'ouragan, s'enfuit, balayant les lames.

Un soupir profond s'échappa de la poitrine de M. B... *La Clorinde* était sauvée.



GÉNÉRAL FREDERICKSZ
Attaché militaire



M. DE GIERS
Chancelier



M. DE MOHRENHAIM
Ambassadeur



M. NARISCHKINE
Premier secrétaire



PRINCE TROUBETZKOÏ
Attaché

LE HAUT PERSONNEL DE L'AMBASSADE DE RUSSIE A PARIS